

1

P. m.

FABLES DE NOS VILLAGES



BIBLIOTHEQUE DE L'ETOILE
B.P. 3375 -- LEOPOLDVILLE

1. Ndata Sangu et la jeune femme

par S. Taty

Dans un village proche du mien, vivait Ndata Sangu qui, certainement, devait avoir près de 80 ans.

Un jour, notre vieillard se présenta chez les parents d'une certaine Yessa qu'il désirait épouser.

La mère de la jeune fille s'y opposa, mais le père marqua son accord et le mariage fut conclu.

La mère toutefois, ne se tint pas pour battue. Elle appela sa fille et lui donna un bon moyen pour que le vieux ne la garde pas chez lui.

— Tu mettras, dit-elle, un plein gobelet de sel dans sa nourriture afin qu'il te chasse et que tu puisse rentrer rapidement à la maison.

Yessa fit comme sa mère le lui avait conseillé.

Ndata Sangu se mit à table, mais dès la première bouchée, il appela sa femme et la complimenta pour avoir si adroitement salé la nourriture.

— Voilà plusieurs jours que je suis constipé, ajouta-t-il, ceci est la purge idéale qu'il me fallait.

La jeune femme s'en alla aussitôt raconter l'histoire à sa mère et lui décrit comment elle avait reçu des félicitations plutôt que des réprimandes.

— Ce n'est rien, lui répondit la mère, voici ce que tu vas faire : tu mettras une grande quantité de piments dans la casserole ; cette fois, le truc réussira.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Dès qu'il se mit à manger, Ndata Sangu sentit le goût du piment, mais il appela sa femme et la félicita encore.

— Je me demande, dit-il, comment tu parviens à soupçonner mes moindres désirs. Ces piments viennent bien à point pour calmer ma toux.

Désespérée, Yessa alla de nouveau tout raconter à sa mère.

— Cette fois, répondit celle-ci, tu prendras une touque d'huile et tu en imbiberas ses vêtements, les meubles, le lit ;

La couverture et la plupart des dessins de ce recueil ont été réalisés par Severin Gamokuba, les autres dessins par Symphorien Ntambwe.



La jeune femme de Ndata Sangu en conversation avec sa mère.

tu en badigeonneras également les murs. On verra bien s'il ne te chasse pas.

L'opération était à peine terminée que Ndata Sangu rentra chez lui. Il examina minutieusement la maison et manifesta sa joie.

— Ma femme, dit-il, tu es vraiment intelligente ; c'est une excellente idée que d'avoir répandu cette huile partout ; elle détruira les puces, punaises et autres insectes nuisibles. Tu es une bonne femme ; mon choix a été bon.

C'est ainsi que Yessa, à bout de ressources, resta chez son mari.

Les hommes qui ont charge de famille devraient avoir la même patience que le vieux Ndata Sangu ; c'est la condition de la paix et du bonheur dans le foyer.



2. Le chien et la guêpe

Conte Benga par l'Abbé Walker

Le chien et la guêpe, hôtes d'une même maison, y vivaient en bonne harmonie.

Un jour, la guêpe, ayant résolu d'aller demander au roi du pays la main de sa fille Ngwanga, invita le chien, son ami, à l'accompagner dans son voyage.

A leur arrivée, ils reçurent un accueil fort chaleureux. Mais, voilà qu'à l'insu de son camarade, le chien manifesta également le désir d'épouser la fille du roi.

Or, la coutume du pays voulait qu'avant toute délibération, les prétendants au mariage fussent soumis à certaines épreuves, fixées par le roi.

On demanda donc aux nouveaux arrivants de chanter, puis de danser, enfin de lutter corps-à-corps.

La guêpe, plus maigre qu'un clou, avait revêtu d'amples vêtements pour cacher sa maigreur et paraître aussi grosse que le chien.

Par précaution, elle dit à son ami : « Quand nous lutterons, fais attention de ne pas trop tirer sur mes vêtements. »

Mais le chien, voulant à tout prix épouser la jeune fille, ne tint aucun compte de cette recommandation, et dans l'ardeur de la lutte, lui arracha tous ses vêtements.

Toute l'assemblée se mit à rire en voyant l'extrême maigre de la guêpe. Les femmes surtout ne se gênèrent pas pour crier tout haut : « Ah ! Ngwanga, ne nous fais pas la honte de prendre comme mari un homme aussi maigre ! »

La guêpe, toute confuse, quitta la cour et se réfugia dans la maison en maugréant contre le chien. Elle était bien résolue à tirer vengeance de cet affront.

Devant ce spectacle inattendu, le roi n'hésita pas à accorder sa fille au chien et fit préparer sur-le-champ un grand festin, auquel furent invités de nombreux convives. La guêpe, dissimulant son ressentiment, s'y rendit aussi pour fêter son heureux rival.

Au milieu du repas, pendant que tout le monde mangeait et buvait à son aise — sans avoir l'air de rien — elle prit un os, le brisa avec ses dents et en suçà bruyamment la moelle.

Au bruit qu'elle fit, le chien se dressa sur ses pattes et promena ses regards sur les convives... La guêpe le remarqua et jeta de toutes ses forces l'os qu'elle tenait à la main. Le chien, aussitôt, se précipita hors de la salle pour le ramasser.

A cette vue, un fou rire saisit tous les invités. D'aucuns protestèrent tout haut : « C'est tout de même trop fort ! Il n'est pas permis d'être gourmand à ce point ! Qu'on lui reprenne la jeune fille ! »

Quand les rires et les protestations se furent apaisés, le roi commanda le silence, et d'une voix solennelle, déclara aux deux prétendants : « Vous êtes venus ici pour demander ma fille Ngwanga en mariage.

Mais, à ce que je vois, aucun de vous n'est digne de l'épouser. D'abord toi, Guêpe, maigre comme un squelette, tu ne conviens guère à ma fille. Ensuite, toi, Chien, ta gourmandise dépasse les bornes. Si je te donnes ma fille, elle mourra bientôt de faim, car, à toi seul, tu dévoreras en un clin d'œil tout ce qui sera servi sur la table.

Retournez donc chez vous tous les deux... et ne songez plus à épouser Ngwanga. »

Sur ce, les deux prétendants évincés reprirent le chemin de leur village, en se reprochant mutuellement leur insuccès.

Il est bien difficile de cacher ses défauts.



3. Kitenge, le polygame

par Médard Iwandja

Un homme du nom de Iba avait quatre filles qu'il surnomma « les inséparables. »

A leur naissance, elles avaient reçu, chacune, un don particulier. L'aînée possédait la puissance magique de transporter une chose d'un endroit à un autre avec une rapidité foudroyante; aussi, l'appelaient-on Kumba-kumba ou transporteuse.

La seconde portait le nom de Lotalota ou songeuse parce qu'elle était capable d'interpréter exactement les songes et d'en percer les secrets.

La troisième, appelée Talatala ou boussole, avait le don d'indiquer avec précision le chemin à suivre, quelle que soit la destination.

Enfin, la dernière, Lamusalamusa, possédait la puissance de ressusciter les morts.

Un jour, un jeune homme, nommé Kitenge, rendit visite à Iba et lui fit part de son désir d'épouser une de ses filles. Mais le père s'opposa à ce qu'une de ses enfants soit séparée des autres. Il proposa au jeune homme de les prendre toutes les quatre en mariage, ce qui fut fait.

Kitenge était un habile chasseur. Il lui arrivait de passer deux ou trois mois dans la forêt à la recherche de gibier, sans retourner au village. Au cours d'une de ses expéditions, il fut tué par une bête sauvage, sans que personne au village ne le sut.

Lotalota cependant eut un songe à ce sujet.

— Au cours de cette nuit, dit-elle le lendemain à ses sœurs, j'ai rêvé que notre mari était attaqué par un animal féroce et tué. Allons à la recherche de son corps.

Kumbakumba intervint alors et, grâce à son pouvoir magique, transporta ses sœurs exactement à l'endroit où se trouvait le corps de leur mari. Talatala, pourtant, avait dû leur indiquer la direction à suivre car autrement, elle ne seraient jamais arrivées à destination.

Lorsqu'elles furent toutes en face du cadavre, Lamusalamusu évoqua ses esprits et parvint à ressusciter le défunt.

Tout le groupe alors s'en retourna au village où la joie fut à son comble.

Kitenge se prit à préférer Lamusalamusu qui l'avait fait revenir à la vie. Ignorant les dons secrets possédés par ses autres femmes, il se décida à les répudier pour ne garder auprès de lui que son épouse préférée.

Mais hélas, les événements furent tout autres qu'il ne le pensait.

Il y eut grande palabre au tribunal où les sœurs jalouses allèrent déposer plainte contre Kitenge.

Lotalota prit la parole la première :

— Si ma sœur Lamusalamusu a pu ressusciter notre mari, c'est grâce à moi qui ai connu sa mort au cours d'un songe. Si j'avais gardé le secret, qui aurait su l'endroit où notre mari avait été tué ? Je suis donc celle qu'il doit épouser et non Lamusalamusu.

Kumbakumba parla ensuite :

— Il est exact que Lotalota a connu la première la mort de notre mari et que Lamusalamusu l'a ressuscité, mais qu'auraient-elles pu faire si je ne les avais pas emmenées incontinent là où gisait le cadavre ? Qui plus que moi a droit d'être la femme légitime de Kitenge ?

— Pour que mes sœurs ne s'égarerent pas dans la forêt, dit enfin Talatala, elles ont dû se confier à mon sens tout particulier de l'orientation. Sans moi, elles se seraient égarées à coup sûr. C'est moi que Kitenge doit prendre en mariage.

Lamusalamusa, elle, se garda bien de dire quoi que ce soit car elle savait que son mari la préférerait.

L'affaire traîna en longueur. Les juges interrogèrent, des journées durant, les différentes parties. Malgré leur grande sagesse, ils ne parvinrent pas à conclure et terminèrent la palabre par une déclaration de non-lieu.

Décus par les jugements des hommes, les plaignants portèrent alors leur palabre au tribunal du bon Dieu.



Les quatre sœurs portent leur palabre devant le tribunal.

Devant le Juge suprême, chacun témoigna dans son sens, comme il l'avait fait précédemment, et avec la même opiniâtreté.

Dans sa grande sagesse, Dieu ne trancha pas le différend immédiatement. Il se contenta de dire à Kitenge et aux quatre sœurs : « Asseyez-vous et reposez-vous quelque peu ; nous réfléchissons à ce que nous devons vous répondre. Pour le moment, j'ai encore bien d'autres palabres à trancher. »

L'homme et ses femmes virent alors défiler un grand nombre d'autres plaignants, tous des bêtes venues exposer leurs plaintes à Dieu.

Le chien se présenta le premier. Il se plaignait du traitement que les hommes lui infligeaient.

— Seigneur, dit-il au bon Dieu, je suis toujours fidèle à mes devoirs envers l'homme : je garde sa maison, je l'aide à la chasse. Pourquoi l'homme me rend-il le mal pour le bien ? Quand il revient de la chasse, il s'approprie toute la bonne chair, se contentant de me jeter dédaigneusement quelques os que je suis obligé de manger à terre.

Le coq avait aussi sa palabre à présenter.

— Seigneur Dieu, je joue dans le monde un rôle unique. C'est moi qui réveille les hommes par mon chant matinal. Pourquoi donc les hommes me logent-ils dans un mauvais poulailler où je suis obligé de dormir à terre ou perché sur un bâton. Ne pourraient-ils pas me construire une belle maison d'où ma voix serait entendue au loin ?

L'éléphant également parut à la barre des plaignants.

— Mon Seigneur, je vous remercie parce que vous m'avez fait le plus grand des quadrupèdes. Il est pourtant une chose que je ne comprends pas. Je vois de petits animaux, bien misérables, qui mettent bas plusieurs petits à la fois, tandis que moi, je n'ai chaque fois qu'un seul enfant. La justice n'est-elle pas renversée en l'occurrence ? Il serait plus équitable, vu mon grand corps, que je donne naissance à plusieurs jeunes à la fois, et que les animaux plus faibles n'en aient qu'un seul.

La Sagesse divine ne se laissa pas prendre au dépourvu. Dieu donna ses ordres.

Durant deux jours, on enfermerait le chien dans une grande place où il serait plantureusement nourri : il recevrait à manger des canards sauvages, des lapins, etc.

Le coq, lui, serait logé dans le lit d'un prince.

Quant à l'éléphant, on le mènerait paître dans les champs plantureux qui entourent le paradis et où le maïs et le manioc sucré poussent en abondance.

— Pour vous, hommes et femmes, dit Dieu en s'adressant à Kitenge et à son groupe, vous reviendrez dans deux jours pour entendre le jugement qui mettra fin à votre palabre.

Au jour dit, tout le monde se présenta à nouveau devant le tribunal du bon Dieu.

L'on vint annoncer que le chien n'avait rien laissé de toutes les nourritures qu'on lui avait présentées.

— Toi, chien, décréta alors le Juge suprême, tu es un grand gourmand. Tu as dévoré toutes les provisions mises à ta disposition. Ne t'étonne pas, alors, que les hommes ne te donnent que les os. Ils conviennent à ta voracité. Si les hommes t'installaient à table, à côté d'eux, tu aurais vite fait de voler leur ration et de tout dévorer sans leur laisser quoi que ce soit. Tu te contenteras de ton sort.

Le boy du bon Dieu déclara ensuite qu'il avait eu beaucoup de travail à nettoyer la belle chambre où le coq avait logé.

— Le lit était rempli de saletés : j'ai dû nettoyer deux fois les couvertures et cela sent encore.

Là-dessus, Dieu s'adressa au coq pour le convaincre de ses torts.

— Je t'ai considéré comme un vrai prince, mais tu as tout sali, le lit et la chambre. Il n'est que juste que les hommes te fassent loger sur un perchoir, dans un vulgaire poulailler.

Le directeur des plantations célestes parla à son tour.

— Il ne reste plus rien, dit-il, du beau maïs et du manioc que Vous avez fait planter. L'éléphant a tout dévoré.

— Tu entends, dit le bon Dieu à l'éléphant. Tu voudrais avoir plusieurs petits à la fois. Regarde ton ventre, vois comme il est distendu. Tout mon maïs et mon manioc se trouvent là, dans ton estomac. Penses-tu que, avec un appétit pareil, il y ait encore de la place pour porter en même temps plusieurs éléphants dans ton sein ? La peau de ton ventre finirait par craquer et c'en serait fini de toi. Non, il vaut mieux que tu n'aies qu'un petit à la fois.

Docilement, toutes les bêtes se retirèrent, disposées à obéir aux décisions de Dieu. Kitenge et ses femmes qui voyaient tout cela en étaient dans l'étonnement.

Lorsque tous les jugements furent prononcés, Dieu les appela. Il paraissait courroucé car Il savait que leurs dispositions demeureraient mauvaises.

— Vous avez entendu, leur dit-Il, comment j'ai tranché les palabres de ces bêtes. Elles m'obéissent toujours, même lorsque les ordres sont durs.

Mais pour vous autres, hommes, je ne sais vraiment pas pourquoi vous vous adressez à moi. Quand je vous donne mes lois, vous refusez de leur obéir, tout simplement. Vous me méprisez. Et puis, quand, après vos dérèglements, une palabre s'en suit, vous osez recourir à mes bons offices. Pourquoi ne commencez-vous pas par obéir à mes lois qui sont bonnes et que vous connaissez ? Allez-vous-en. Je renonce à intervenir dans vos affaires.

La tête basse, Kitenge et ses femmes s'en retournèrent dans leur maison. Aucune des femmes ne prétendait céder. L'entente devint impossible.

Des féticheurs consultés ne firent pas mieux que les juges.

Kitenge essaya de vivre en bonne entente avec ses femmes mais la jalousie et la haine étaient entrées dans le cœur des « inséparables ». Elles rendirent la vie impossible à leur époux. Excédé, celui-ci finit par attenter à ses jours en se pendant.

Ce n'est pas pour rien que les jeunes disent : « Vivre avec plusieurs femmes, c'est se mettre une corde au cou et se pendre. » Si vous voulez vivre heureux et en paix avec Dieu, que votre cœur ne soit pas divisé entre plusieurs femmes.



4. Le malin crapaud

par Benoit Mayemba

Crapaud était à court d'argent. Il se rendit chez Cancrelat.

— Camarade Cancrelat, mon enfant est mort ; j'ai absolument besoin d'argent pour les funérailles et, pour le moment, j'en suis dépourvu. Je te serais si reconnaissant si tu pouvais

me prêter 1.000 francs ! D'ailleurs je te les rendrai samedi, à 7 heures.

Cancrelat accéda à la requête de son ami Crapaud et lui avança la somme demandée.

Le rusé compère passa sans tarder à la maison de Coq. Il prétendit avoir perdu sa femme ; un prêt de 1.000 francs le tirerait d'embarras. On convint du remboursement pour le samedi suivant, à 8 heures, et Coq, bonnement, lui donna l'argent qu'il demandait.

Crapaud ne fit qu'un bon jusque chez Chacal. Ce dernier ignorait tout des démarches que le malin venait d'accomplir. Comme les autres, il accepta de prêter 1.000 francs. Crapaud promit de les rendre le même samedi à 9 heures.

Croyez-vous que Crapaud était maintenant satisfait ? Loin de là ! Il passa chez Boa. Il parla d'un ami arrivé à l'improviste et envers lequel il avait des obligations. Il fallait qu'il puisse l'héberger dignement. Il assura, foi de crapaud, qu'un remboursement, en bonne et due forme, aurait lieu le samedi, à 10 heures, et il obtint de Boa un nouveau prêt de 1.000 francs.

Ce fut ensuite au tour de Léopard de recevoir la visite de Crapaud. Emu par les malheurs de ce dernier, Léopard lui tendit un gros billet de 1.000 francs. Les larmes aux yeux, Crapaud protesta de son honnêteté et assura que, le samedi à 11 heures, la somme serait restituée.

Crapaud frappa enfin à la porte de l'homme qui lui fit bon accueil. Là aussi, on lui prêta 1.000 francs qui, suivant la promesse du crapaud, seraient remis, sou pour sou, à leur propriétaire, le samedi midi.

Le petit fourbe revint chez lui, porteur de 6.000 frs. Qu'il était riche ! Il ne put résister à l'envie d'aller s'en vanter chez un de ses amis.

— Fort bien, fit remarquer celui-ci, mais lorsque les créanciers afflueront, tu ne sauras te tirer d'embarras ; il te jetteront en prison.

C'était mal connaître Crapaud.

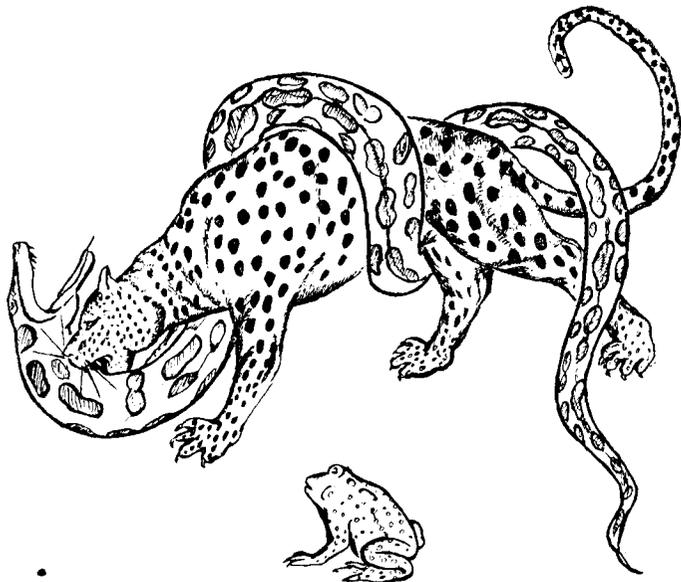
Samedi arrive. A 7 heures, Crapaud entend frapper à sa porte. C'était Cancrelat. Crapaud fait entrer son hôte, lui présente un verre de vin de palme.

— Voyons, dit-il, entre amis, on cause d'abord de choses et d'autres avant d'en venir aux questions sérieuses.

Ils parlaient depuis quelque temps lorsqu'on vit arriver Coq. Il était, en effet, presque 8 heures. Cancellor se mit à trembler de tous ses membres. Heureusement, Crapaud lui indiqua une excellente cachette.

— Eh ! Bonjour maître Coq... La somme est prête mais, de grâce, désaltérez-vous un peu ; vous avez si chaud. Tenez, voilà justement le verre que Cancellor vient d'abandonner. Vous le voyez, là, qui nous regarde.

— Un cancellat ! s'écria Coq : il se précipita et avala Cancellor. Puis il se décida à s'asseoir.



9 heures sonnent. Chacal frappe à la porte. Effrayé, Coq a tout juste le temps de se réfugier dans un coffre que lui indique Crapaud.

— Je vous attendais, cher Chacal. L'enveloppe est à vous ; mais, achevez d'abord le verre que Coq a laissé.

A ce mot, les yeux de Chacal se mettent à briller de convoitise. Il cherche partout et n'a de cesse qu'après avoir découvert la cachette de Coq. En un clin d'œil, la pauvre bête est étranglée, plumée et avalée.

A ce moment, la tête de Boa apparut à la fenêtre : il était d'ailleurs 10 heures précises. En quelques secondes l'affaire fut réglée, c'est-à-dire que Chacal se trouva dans l'estomac de Boa.

Crapaud se frottait les mains. Tout allait pour le mieux. Et, en effet, Léopard arrivait déjà, légèrement en avance sur l'horaire prévu.

Les formules de politesse ne furent pas longues. Léopard brisa l'échine de Boa et avala quelques bons morceaux, car la chair de boa est excellente, paraît-il.

En fin de compte, l'homme se présenta à la demeure de Crapaud. Il portait à la main un fusil bien chargé.

Il fut un peu étonné de voir Léopard dans la maison de Crapaud, mais il n'hésita pas longtemps.

— Si vous me donnez le léopard, dit l'homme à Crapaud, je vous remets votre dette.

Bien entendu, Crapaud accepta la proposition et l'homme fit feu. Il emporta la peau de Léopard qu'il revendit à un prix très élevé.

Crapaud avait doublement réussi.

Evitons de prêter de l'argent. Ne le faisons jamais à des gens dont l'honnêteté est douteuse.



5. L'iguane cherche son oncle maternel

Depuis plusieurs années l'iguane vivait dans une savane isolée, à l'écart de toutes les autres bêtes. Pendant une période de disette, il lui arriva de ne plus rien trouver à manger et cela des semaines durant. Il se mit à réfléchir : « Pourquoi vivre tout seul ? se dit-il. Il est de loin préférable que je vive au milieu des miens ». Aussi prit-il la décision de se mettre à la recherche de son oncle maternel.

L'iguane parcourut la brousse pendant dix jours. Après ce temps, il se sentit tellement fatigué qu'il s'assit à l'ombre d'un manguiier pour se reposer.

Comme il jetait un coup d'œil sur sa gauche, il aperçut une case située à quelque distance. A cette vue, l'iguane reprit courage et, se levant, gagna cette habitation. Il y trouva le léopard avec sa famille. Tous le saluèrent amicalement et, après lui avoir donné de quoi manger, lui demandèrent le but de son voyage. L'iguane déclara qu'il était à la recherche de son oncle maternel.

A ces paroles, le léopard répondit, avec une hypocrite bonhomie :

— Mon ami, mais c'est le bon Dieu qui t'a conduit ici ; celui que tu cherches, c'est ... moi-même. Je suis ton oncle maternel. Voici l'endroit où tu dormiras provisoirement. Dès demain, je m'occuperai de couper des sticks afin de construire ton logis.

Ces paroles remplirent de joie le cœur de l'iguane. Mis en confiance, il expliqua à son prétendu oncle qu'il préférerait habiter là où il y avait du malafu en abondance.

— Qu'à cela ne tienne, répondit le léopard ; la parcelle qui nous est réservée dans la forêt compte un grand nombre de palmiers-raphias. Il ne manque précisément qu'un tireur de vin expérimenté.

L'iguane fit donc ménage commun avec le léopard. Mais, après quelques jours, il voulut savoir s'il était vraiment son oncle maternel.

Un beau matin, notre iguane appela un des jeunes léopards et lui demanda de le conduire à la forêt pour procéder aux préparatifs de la cueillette du vin de palme. Une fois qu'ils furent arrivés à destination, l'iguane se mit à chercher de droite et de gauche et trouva bientôt un arbre à raphia qui convenait parfaitement.

Il y grimpa muni de sa machette et d'une hache. Mais, arrivé tout en haut, il se laissa brusquement tomber et fit le mort.

Le jeune léopard courut d'une traite jusqu'au village pour appeler ses parents. Entendant que l'iguane s'était tué, le père léopard en conçut une joie mauvaise. Il prit cependant sa besace et suivit son enfant jusqu'au lieu de l'accident.

Il vit l'iguane étendu sur le sol, les yeux mi-clos. Le jeune léopard pleurait.

— Pourquoi pleures-tu ? C'est une excellente viande que nous allons manger.

— Manger ! dit l'enfant, mais n'est-il pas ton neveu ?

— Pas du tout, repartit le père. C'est tout simplement de la viande. J'avais cherché depuis longtemps le moyen de le tuer, mais je vois que, aujourd'hui, c'est chose faite et que je n'ai plus à m'en préoccuper.

Le léopard s'apprêtait à couper la tête de l'iguane lorsque celui-ci ouvrit brusquement les yeux. Hypocritement, le léopard se mit à pleurer, en gémissant.

— Oh mon cher neveu, comme je suis heureux de voir que tu reprends conscience. Allons vite au village pour te soigner. Et il emporta l'iguane sur ses épaules.

L'iguane ne souffla mot des paroles qu'il avait entendu prononcer par le léopard, mais, au cours de la nuit, il rassembla tous ses bagages et, sans réveiller personne, quitta la maison du léopard. Il recommença à chercher son véritable oncle maternel.

A quelques jours de là, il rencontra un crocodile couché sur un banc de sable. L'iguane s'approcha de lui et le mit au courant du but de son voyage, tout comme il l'avait fait pour le léopard. Comme le léopard encore, le crocodile le reçut à bras ouverts et se déclara son oncle maternel.

L'iguane élit domicile dans la hutte du crocodile. Peu après il employa le même stratagème que celui dont il avait usé à l'adresse du léopard.

L'attitude du crocodile toutefois fut entièrement différente. Il se mit à pleurer amèrement et, à l'entendre, on devinait que son chagrin était sincère. Il fit tout préparer pour enterrer dignement l'iguane.

C'est à ce moment seulement que l'iguane ouvrit les yeux. Il était sûr maintenant d'avoir trouvé son véritable oncle maternel car un étranger n'aurait pu lui témoigner autant d'affection.

L'iguane et le crocodile se réjouirent et se félicitèrent mutuellement. Leur joie était à son comble.

C'est ainsi que nous voyons toujours l'iguane vivre en amitié avec le crocodile et dans les mêmes parages que ce dernier.

Rien n'est plus fort que l'amour qui unit les membres d'une même famille.

6. Le porc-épic et le lièvre

par Jean-Marc Alogo

Ce jour-là, le porc-épic et le lièvre voyageaient ensemble. En route, le lièvre dit à son compagnon :

— Camarade, j'aurais plaisir à connaître votre nom. Pour moi, je m'appelle *Porc-Epic*, et vous ?

— Moi, je me nomme *Etranger*.

Ils continuent leur chemin. Arrivés dans un village, fatigués d'une longue route, ils demandent de la nourriture et un abri. On les loge dans une case. Le soir, un serviteur leur apporte un grand plat de riz cuit à point. Il le dépose à leurs pieds en disant :

— Le chef du village envoie ce riz aux étrangers.

Le porc-épic veut se servir. Mais le lièvre proteste :

— Ce riz n'est pas pour vous, camarade. Le chef n'a-t-il pas dit qu'il était pour l'étranger, c'est-à-dire pour moi ? Il vous a sûrement oublié.

Le lièvre se met à manger de grand appétit ; quant au porc-épic, il doit se contenter de le regarder. Il se couche le ventre vide. Au milieu de la nuit, ayant très faim, il se lève, s'habille avec les vêtements de son compagnon et se rend dans un champ voisin où il se gave de patates, d'ignames et de maïs. Le porc-épic retourne ensuite dans la case, remet à leur place les habits du lièvre et se recouche. Son compagnon ne remarque rien de ce qui se passe.

Le matin, les habitants du village voient leurs champs tout ravagés. Immédiatement, ils soupçonnent les deux voyageurs et courent à leur case en criant :

— Maudits étrangers, vous nous avez volés.

Le lièvre se réveille brusquement :

— Pourquoi tout ce bruit ? demande-t-il.

— Ma foi, je n'en ai aucune idée, dit le porc-épic qui s'était éveillé à son tour. Ces gens ne sont pas contents et c'est certainement de vous qu'il s'agit, car ils ne parlent que de l'étranger.

Le chef du village fait venir les deux compagnons. Voyant que le lièvre a les vêtements couverts de terre, il croit que c'est lui le coupable. Il interroge le porc-épic :

— Dis-nous, porc-épic, combien de coups de bâton ton ami a-t-il mérités, d'après toi ?

— Pas beaucoup, répond le porc-épic, deux cents seulement.

On est sur le point d'infliger cette punition au lièvre quand celui-ci interpelle le chef :

— Avant qu'on ne me punisse, je te prie de faire venir les juges.

On accède à sa demande. Les juges une fois présents, le lièvre leur demande de faire boire un vomitif à son camarade et à lui-même.

Le lièvre boit le premier ; il ne rend que du riz. Puis c'est le tour du porc-épic. A peine le porc-épic a-t-il avalé le vomitif que le sol se trouve couvert de débris de patates, d'ignames et de maïs.

Le chef, alors s'adresse au lièvre :

— Dis-nous, étranger, combien de coups de bâton ton ami a-t-il mérités ?

— Pas beaucoup, répond le lièvre, trois cents, seulement.

Le porc-épic reçoit sa punition, puis les deux compagnons sont renvoyés du village. Furieux, le porc-épic part en avant. Il rencontre bientôt un groupe de forgerons et leur dit :

— Mon boy me suit à quelque distance ; il porte mes deux soufflets sur sa tête ; je vous les donne.

On le remercie. Il continue son chemin. Quand le lièvre arrive, les forgerons l'appellent :

— Boy, boy, viens ici.

— Pourquoi faire ?

— Ton patron nous a donné les deux soufflets que tu portes sur la tête.

— Mais ce ne sont pas des soufflets, ce sont mes oreilles !

Il a beau crier, les forgerons lui arrachent les oreilles. Désireux de se venger, le lièvre dépasse le porc-épic. En chemin, il croise des enfants qui vont à la chasse. Il leur dit :

— Mon forgeron arrive derrière moi. Il porte mes flèches sur son dos ; je vous les donne.

Les enfants le remercient. Voyant arriver le porc-épic, ils l'appellent :

— Hep ! Hep ! Viens ici.

— Pourquoi faire ?

— Ton patron nous a donné les flèches que tu portes sur le dos.

— Mais ce ne sont pas mes flèches, ce sont mes piquants.

Sans se préoccuper des protestations du porc-épic, les enfants lui arrachent ses piquants.

Le porc-épic parvient enfin à se sauver et dépasse encore son méchant compagnon. Un peu plus loin, il aperçoit des chasseurs qui partaient pour la chasse au lièvre. Il leur fait signe :



— Chasseurs, je vois que vous cherchez un lièvre ; il y en a un qui me suit. Vous le reconnaîtrez facilement : ses oreilles ont été coupées par vos camarades auxquels il a échappé.

Les chasseurs se cachent derrière un buisson. Quand le lièvre arrive à leur hauteur ils lui décochent des flèches et le tuent.

Le porc-épic est resté à quelque distance pour assister à la scène. Le voilà tout content d'être vengé.

Mais des chiens l'aperçoivent et se lancent à sa poursuite. Comme il n'est plus défendu par ses piquants, les chiens se jettent sur lui et le mettent en morceaux.

Celui qui n'a pas gagné l'autre rive ne doit pas se moquer de celui qui se noie.

7. Le serpent et le crapaud

par Simon Kikoko

Il arriva un jour à la famille du serpent de manquer de nourriture. Tous ses enfants pleuraient de faim.

Le serpent, n'y tenant plus, dit à sa femme : « Je pars chasser ; peut-être pourrais-je trouver du gibier ». Il apprêta son fusil et gagna la forêt.

Longtemps, le serpent chercha, mais sans rien trouver. Il rentra bredouille à la maison. Mais, devant le spectacle de ses enfants qui pleuraient toujours, il repartit de nouveau à la chasse. Il finit par rencontrer un crapaud.

— Bonne aubaine, se dit-il. Je le ramènerai chez moi ; ma femme se chargera de le cuire et mes enfants cesseront de pleurer de faim.

Aussi, notre serpent s'empara-t-il du crapaud et le ramena à la maison.

De loin, dès qu'il aperçut sa hutte, il se mit à appeler sa femme : « Ohé ! Je vous rapporte à manger. Prépare déjà le feu ».

Arrivé chez lui, il déposa le crapaud à terre et se retira, confiant à sa femme la préparation du repas.

Comprenant ce qui l'attendait, le crapaud se décida à tenter l'impossible pour se sauver.

— Ne mets pas encore de l'eau sur le feu, dit le crapaud à la femme du serpent ; je vais d'abord me battre avec ton mari pour voir qui de nous est le plus fort. Si je suis battu, alors seulement, tu pourras faire bouillir de l'eau pour me cuire.

La femme appela son mari qui arriva à l'instant.

Une lutte terrible s'engagea entre le crapaud et le serpent. Elle dura plusieurs heures.

Un homme vint justement à passer et vit le serpent. Instinctivement, il chercha un bâton et s'empressa de tuer le reptile. Ainsi fut sauvé le crapaud.

Ce dernier remercia l'homme, de tout son cœur : « Désormais, lui dit-il, là où vous serez, je me tiendrai aussi pour être toujours assuré de votre protection. »

C'est pour cela que nous trouvons toujours des crapauds aux abords de nos maisons.

8. Mikombe et le démon

Dans un village, vivait un certain Mikombe.

Un jour qu'il se rendait en brousse pour y chasser, il rencontra un démon.

— Qui êtes-vous ? demanda Mikombe.

— Je suis un grand chasseur de la forêt, répondit l'inconnu. Je parcouru tout le pays, suis les pistes du gibier et creuse des pièges pour l'attraper.

— C'est également mon métier, dit Mikombe. Ne désirez-vous pas que nous travaillions ensemble ?

— D'accord ! La forêt n'a pas de secret pour moi, et je connais tous les endroits par où passent les animaux.

Mikombe et le démon continuèrent donc leur route ensemble. Après quelque temps, ils s'arrêtèrent pour creuser quelques pièges. Le premier jour, ils en creusèrent cinq, le jour suivant encore cinq, puis le surlendemain trois. Ils s'en tinrent là.

Ces travaux une fois terminés, le démon dit à son compagnon :

— Ecoute, Mikombe, de tous ces animaux qui seront pris dans nos pièges, les mâles seront pour toi, les femelles pour moi.

Mikombe marqua son accord et chacun rentra chez soi, avide déjà de voir le gibier qui, le lendemain, serait tombé dans les pièges.

De grand matin, ils se retrouvèrent à un endroit convenu et, de là, partirent vers les pièges. A la grande déception du démon, il ne s'y trouvaient que des animaux mâles. La même chose se reproduisit plusieurs jours de suite.

Mais un soir, Mikombe ne trouva plus sa femme à la maison. Il la chercha, mais en vain. Des voisins lui dirent enfin qu'ils avaient vu la femme se diriger vers la forêt pour voir où son mari chassait. Mikombe était plein d'appréhension ; il ne put dormir de toute la nuit.

Le matin, il fit encore le tour des pièges, accompagné du démon comme les autres jours. Comme il fallait s'y attendre, il trouva sa femme dans un des trous.

— Quelle chance ! s'écria le démon. Selon nos conventions, elle m'appartient.

— Ah non, répartit Mikombe. C'est ma femme et non pas un animal. Ce que nous avons décidé ne valait que pour le gibier.



La dispute de Mikombe et du démon.

Ils discutèrent ainsi longtemps. Le démon prétendait que leurs conventions valaient également pour cette femme qui, d'ailleurs, n'était pour lui qu'un animal. Mikombe défendait énergiquement le contraire.

A un moment donné, le démon se décida à la faire sortir du trou pour l'amener. Mais l'homme ne se tenait pas pour battu et, décidé à défendre énergiquement sa femme, il engagea avec le démon une lutte terrible.

Tout à coup, neuf autres démons surgirent de la forêt. Les deux adversaires leur expliquèrent la palabre.

Bien entendu, les démons soutinrent la cause de leur frère.

— Si Mikombe fait encore des difficultés, dirent-ils, nous le tuons sur le champ et le mangeons. Les conventions doivent être respectées. Qu'il fasse sortir immédiatement cette femme du trou et nous la livre.

Heureusement, il fallait une corde pour tirer la femme du piège qui était profond. Mikombe demanda aux démons d'attendre quelques instants, juste le temps d'aller chercher une corde au village. En fait, il revint avec une troupe de gens bien décidés à défendre la cause de leur ami. Lorsqu'ils arrivèrent à proximité, ils purent voir la bande de démons danser autour du trou où se tenait la malheureuse victime.

Une nouvelle discussion s'engagea alors entre les hommes et les démons. Voyant que les choses n'avançaient pas, un démon se jeta dans le trou pour en faire sortir la femme et terminer ainsi la palabre.

Mais les villageois intervinrent :

— Entendu, vous voulez prendre la femme de Mikombe comme votre gibier. C'est bien, mais alors nous prenons votre frère, pour le nôtre. Dites-nous si vous êtes d'accord.

Les démons sentirent le danger. Ils hésitèrent, voulurent discuter. Ce fut en vain.

Alors l'ainé des gens du village éleva la voix :

— Vous, démons, vous ne voulez pas que votre frère aille chez Mikombe. De notre côté, nous refusons que la femme de notre frère aille chez vous. Rendez-la nous ; nous vous rendrons également celui-ci. Ensuite, nous rentrerons tous chez nous.

Ainsi dit, ainsi fait.

Tout heureux d'avoir pu délivrer sa femme, Mikombe rentra avec elle au village, en chantant et en dansant.

N'oublions pas que celui qui mange en famille meurt en famille. Celui qui se plaint dans sa famille, y trouvera consolation et force au milieu des dangers de tout genre.

9. Ranyambye de la mer et Ranyambye de la brousse

Conte Mpongwé par l'abbé Walker

Dans un village, vivait Ranyambye de la mer avec sa femme et ses enfants. Dans un autre village vivait Ranyambye de la brousse qui, lui aussi, avait une femme et de beaux enfants. Mais les deux hommes ne se voyaient guère.

Or un jour, Ranyambye de la brousse décida d'aller faire un tour en forêt pour se dégourdir les jambes. Il prit donc avec lui son sac de voyage, y mit cinq noix de cola, le suspendit à son épaule et tenant en main la hampe de sa sagaie, s'enfonça dans la forêt.

Après une marche assez longue, il aperçut un essaim d'abeilles logé dans le creux d'un arbre. Sans plus tarder, il rentra chez lui et réunit ses enfants.

— Demain, leur dit-il, nous irons en forêt recueillir le miel que je viens de découvrir.

Dès le lever du jour, tous les enfants étaient prêts à suivre leur père dans la forêt. Arrivés au pied de l'arbre, ils commencèrent par allumer un feu pour enfumer la ruche.

Lorsque ce fut fait, leur père leur dit : « Grimpez l'un après l'autre le long de cette liane ». Ils s'exécutèrent et grimpèrent, chacun à son tour. Tous avaient en main une petite hache et une boîte en écorce pour recueillir le miel.

Mais, dès qu'ils furent en haut de l'arbre, leur père trancha net la liane qui leur avait servi à grimper.

Alors, l'ainé des enfants s'écria : « Père, pourquoi as-tu coupé la liane ? Comment ferons-nous pour descendre ? »

— Ne t'inquiète de rien, répliqua le père ; occupe-toi seulement à recueillir le miel ; je sais ce que je dois faire.

Le miel recueilli, le fils aîné en avertit son père : « Père, nous avons fini de recueillir le miel ; nous voulons descendre. »

— C'est bien ; jette d'abord la boîte d'écorce.

— Mais, père, fit remarquer l'enfant, la boîte se brisera sur cette couche de roches qui s'étend au pied de l'arbre ; tu es bien trop loin pour la saisir.

Toutefois, après avoir réfléchi un instant, l'enfant se reprit : « Tant pis, dit-il en jetant la boîte ; puisque mon père me le commande, j'obéis ; on verra bien. »



Les enfants sautent dans les bras de leur père.

A l'instant où la boîte allait se briser sur la roche, d'un bond, le père la saisit au vol et la déposa à terre, tout doucement. Puis, il retourna à l'endroit où il se tenait auparavant.

— Saute maintenant, dit-il à son fils.

Et le fils, sans hésiter, sauta de l'arbre dans les bras de son père qui le déposa à son tour sur le sol.

Successivement, les enfants sautèrent de l'arbre ; chaque fois, le père, se raidissant sur ses jambes, les cueillit au passage, et cela, du premier jusqu'au dernier, sans qu'aucun d'eux n'éprouvât le moindre mal.

Caché derrière un arbre, Ranyambye de la mer avait tout vu de la scène. Il n'osa pourtant pas demander à son homonyme comment il s'y prenait pour exécuter un tel tour de force. Mais il se disait en lui-même : « Peuh ! ce n'est pas bien malin. J'en ferai bien autant ! Ne sommes-nous pas du même âge, lui et moi ! »

Ranyambye de la brousse s'en retourna donc au village avec tous ses enfants. L'autre, rentré également chez lui, réunit les siens.

— Mes enfants, leur dit-il, aujourd'hui c'est repos. Mais, demain, de très grand matin, nous irons recueillir le miel que j'ai découvert lorsque je traversais la forêt.

Les enfants battirent des mains, de joie. « Bonne affaire ! » s'écrièrent-ils.

De toute la nuit, Ranyambye de la mer ne put fermer l'œil. A peine l'aube blanchit-elle au loin, que déjà il était sur le seuil de sa maison et criait à ses enfants : « Apprêtez-vous tous au départ ! »

Les enfants prirent, celui-ci du feu, celui-là une hache, l'autre une boîte d'écorce. Quelques instants après, tout le groupe se mettait en route.

L'ombre de la nuit ne s'était pas encore entièrement dissipée. A travers les sentiers, fantômes, génies, esprits de tous ordres enfin, déambulaient encore. Mais voici déjà nos hommes au pied de l'arbre où se trouve le miel.

— Grimpez un à un, leur dit le père, et les enfants d'obtempérer. S'aidant d'une liane, il montent, emportant avec eux la boîte en écorce, la hache et les tisons enflammés.

Le père de famille, saisissant alors la liane qui avait permis l'ascension des enfants, la trancha net d'un coup de couteau, à la grande stupéfaction de l'aîné qui lui fit remarquer doucement :

— Père, tu viens de couper la liane qui nous a servi à grimper. Comment descendrons-nous tout-à-l'heure ? As-tu remarqué qu'il y a une couche de rochers au pied de l'arbre où nous nous sommes hissés ?

— Ne te tracasse pas, mon enfant, répondit le père : cela me regarde.

Et le travail commença.

Une fois le miel recueilli, l'ainé dit :

— Père, c'est fini, je vais te jeter la hache, mais tu devrais te rapprocher légèrement du tronc de l'arbre car tu te trouves un peu trop éloigné.

Mais le père de famille ne voulut rien savoir et se contenta de répliquer : « Cela n'a aucune importance. Jette toujours la hache. »

L'enfant jeta l'outil. Le père voulut se déplacer pour le saisir mais il s'y prit trop tard ; l'outil gisait déjà, brisé en deux, sur le banc de roches.

— Quel dommage, s'écria le frère aîné, et il fondit en larmes. Mais son père l'interpela à nouveau : « Maintenant ... la boîte à écorce ! »

La boîte fut lâchée. Elle tournoya quelques instants puis alla s'écraser sur la pierre tout comme la hache.

Vint le tour des enfants. Le père s'entêtait.

— Elance-toi dans le vide, cria-t-il à l'ainé ; je t'attraperai au vol.

Le fils voulut obéir... et se laissa tomber.

Quelques instants après, un petit corps gisait, brisé, au pied de l'arbre.

Les enfants se succédèrent, succombant les uns après les autres.

A un moment donné, il n'en resta plus que trois qui se tenaient encore là-haut, tremblant de peur.

Pendant que se déroulait cette scène atroce et que Ranyambye de la mer procédait à l'anéantissement de ses enfants, Ranyambye de la brousse, venu par hasard au même endroit, se tenait dissimulé derrière un tronc d'arbre.

Il avait observé toute cette scène mais, lorsqu'il vit les trois pauvres enfants survivants promis à une mort certaine, il sortit de sa cachette et cria :

— Arrête donc. — Puis, il ajouta : « Ecoute, je ne suis ni égoïste ni jaloux. Tu m'as vu attraper mes enfants au vol.

Pourquoi ne m'as-tu pas demandé le secret de ce tour de force ? Je te l'aurais confié sans difficulté. Mais voilà, tu t'es fait fort de réaliser toi-même le tour que tu m'as vu accomplir, et cela, — j'en suis sûr — pour la seule raison que je suis du même âge que toi... Quel raisonnement ! »

Ranyambye de la mer ne sut que répondre.

Renouvelant alors son exploit de la veille, Ranyambye de la brousse saisit au vol, un à un — comme il l'avait fait pour les siens propres — les trois enfants demeurés encore sur l'arbre.

Et tout le monde réintégra son domicile.

Ne disons pas : « Un tel et moi sommes nés le même jour. Comment ne réaliserai-je pas ce qu'il réussit à faire ? ». Car les dons de chacun diffèrent et nul ne saurait exceller en tout domaine.



10. Ngo, le léopard et Ntsiesie, la gazelle

Conte lari, par F. Niamankessy

Autrefois, tous les animaux vivaient en grande amitié. Un jour, le léopard s'en alla rendre visite à Ntsiesie, la gazelle, qui était sa cousine. Leurs villages se trouvaient distants de quelques kilomètres et il fallait traverser plusieurs marigots. Mais le léopard ne mit pas longtemps à parcourir cette distance et il fut bientôt en vue de la hutte de Ntsiesie.

Celle-ci, en voyant approcher le seigneur Léopard, se leva et alla à sa rencontre pour le saluer. Ils s'entretenirent quelques courts instants puis gagnèrent le petit enclos qui, dans toutes les maisons, est réservé pour les conversations avec les étrangers de marque.

Ce jour-là, Ntsiesie avait fait cuire par sa femme Ntumba, une grande marmite remplie de maïs. A un moment donné, la gazelle interrompit sa conversation avec le léopard, s'excusa et se rendit dans la cuisine pour voir si le maïs était déjà cuit à

point. Son absence ne fut pas longue ; au bout de quelques instants, Ntsiesie rentra, tenant en mains une casserole toute fumante. Elle en remplit une grande assiette et l'offrit au léopard ne gardant pour elle que le fond de la casserole.

Le léopard prit une pleine poignée de maïs et la porta à la bouche.

— Excellent, dit-il, et bien assaisonné. Mais comme c'est mou, ajouta-t-il après quelques instants. Quel est donc ce met ?

— Comment, vous ne connaissez pas ce plat ! Mais, ce sont les dents de ma mère que j'ai fait cuire.

— Vraiment ? Les dents de votre mère ? Est-ce que vous me dites la vérité ?

— Pourquoi mentirai-je ? Je vous assure que ce sont les dents de ma mère.

— C'est bon, je vous crois. Un grand merci en tout cas pour la recette ; je verrai cela en arrivant chez moi.

Après le repas, les deux amis causèrent encore quelque temps, puis se séparèrent. Le léopard regagna son village où il trouva ses femmes qui l'attendaient pour lui préparer à manger. Mais il gardait si bon souvenir du plat servi par la gazelle que l'idée de cuire et de manger les « dents de sa mère » lui hantait l'esprit.

Vers le soir donc, le léopard appela sa vieille maman. Celle-ci s'approcha croyant à une bonne nouvelle. Le léopard la fit asseoir, mais, prenant brusquement un lourd marteau, il lui asséna de grands coups et lui fit sauter toutes les dents, sans s'occuper des cris de douleur poussés par la pauvre victime.

— Vite une marmite et de l'eau, ordonna-t-il à une de ses femmes.

Il plongea les dents dans la casserole et la mit sur le feu. Le léopard tint à surveiller lui-même la cuisson. Il le fit durant trois heures, mais les dents ne mollissaient pas. On eut beau ajouter de l'eau, attiser le feu ; rien n'y fit.

Dans sa case, à quelque distance de là, la pauvre mère continuait à gémir de douleur.

Désespéré et furieux, le léopard finit par jeter la marmite et tout son contenu au trou à ordures.

A l'aube, la pauvre vieille mourut de douleur et de chagrin. On l'enterra le soir même.

Le léopard comprit qu'il avait été trompé par Ntsiesie. Il résolut de se venger et exprima ses sentiments de colère en rugissant à en effrayer tous les alentours. Mais, à cette époque

avons-nous dit, tous les animaux étaient amis. Aussi, la gazelle fut-elle avertie de se mettre en garde contre le léopard, devenu son ennemi implacable.

Que va faire Ntsiesie ? Elle ne réfléchit pas longtemps. Machette en main, elle se rendit en brousse confectionner des nasses qu'elle posa dans un cours d'eau, ensuite, elle revint s'endormir très tranquillement.

Pendant la nuit, un orage éclata et la pluie tomba sans arrêt jusqu'au petit jour ? Dès qu'elle eut cessé, la gazelle partit voir ses nasses et les trouva remplies de silures. Elle les ramassa et les plaça dans les rigoles inondées qui entouraient son village. Ensuite, elle alluma un grand feu et attendit patiemment le léopard.

Quelques heures s'écoulèrent et voici que parut Ngo, l'air encore furieux. A sa vue, Ntsiesie se leva précipitamment et courut saluer le colosse, en se prosternant le front contre terre. Le léopard fut bien obligé de répondre à cette politesse.

La conversation s'engagea, mais après quelques instants, la gazelle dit au léopard :

— Cher oncle, voulez-vous que nous allions ensemble voir les nasses que j'ai posées hier dans les rigoles derrière le village.

— Volontiers, répondit le félin.

Aussitôt dit aussitôt fait. Après dix minutes, Ngo et Ntsiesie se trouvaient en face des nasses. La gazelle les souleva les unes après les autres. Toutes grouillaient de silures.

A cette vue, la colère du léopard s'apaisa et tous deux regagnèrent la maison de la gazelle en devisant gaiement. Madame Ntsiesie fit montre de ses talents culinaires et prépara un succulent repas. On mangea, on but, on bavarda, puis on se sépara bons amis comme avant. La gazelle donna même au léopard plusieurs beaux poissons à emporter chez lui.

Quelques jours passent... un certain soir d'orage, le léopard se mit en tête d'imiter la gazelle. Il alla poser ses nasses dans les rigoles qui traversaient son village. Quel ne fut pas son étonnement... et sa fureur, de les retrouver, le lendemain, pleines de crapauds.

Cette fois-ci, il se décida à tuer son ennemi. Il aiguisa ses griffes puis reprit la route du village de la gazelle en grinçant des dents.

Ntsiesie était en train de récolter un excellent vin de palme dont elle remplissait ses Calebasses. A la vue du léopard, elle se

dépêcha d'inciser quelques bananiers et d'y suspendre des Calebasses pleines de malafu.

Ntsiesie salua le léopard et lui offrit sans tarder de goûter à sa récolte. Elle retira ses Calebasses des troncs de bananiers, en remplit une grande dame-jeanne et présenta à son ennemi un verre de malafu. Le Léopard trouva le breuvage excellent. Il but une fois, deux fois ... et finit par vider la dame-jeanne. Le gourmand ne songeait plus à sa colère. Une nouvelle fois, on se sépara sans que le léopard ait pu mettre à exécution son projet meurtrier.

Arrivé chez lui, le félin se dépêcha d'inciser tous ses bananiers. Mais, le lendemain, il ne recueillit qu'un vin incolore et sans goût.

— La sale bête, rugit-il ; elle m'a eu encore une fois. Mais, maintenant, c'est fini.

Et, sans attendre, Ngo repartit pour le village de Ntsiesie. Celle-ci, comme de coutume, l'aperçut de loin. Immédiatement, elle étala toutes ses richesses devant sa case : ses pagnes et couvertures, sa vaisselle, ses bijoux et tous ses objets de valeur.

La curiosité du léopard ... et sa bêtise, furent plus fortes que sa colère.

— Où avez-vous trouvé tout cela ? demanda-t-il.

L'antilope lui indiqua la direction de la rivière.

— C'est là, dans la rivière aux eaux écumantes que j'ai découvert ces objets. Un marchand de passage m'a montré le truc à employer. J'ai dû me laisser envelopper par lui dans une couverture ; il m'a fait glisser dans le courant et, arrivée au fond, j'ai trouvé toutes ces richesses que je n'ai eu qu'à ramasser. Malheureusement, soupira la gazelle, je me suis pas tombée au milieu même du cours d'eau. Sinon j'aurais pu ramener bien plus que ceci.

Mais, si vous le désirez, je vais vous y conduire. Je suis certaine que vous, qui êtes si fort, vous reviendrez très lourdement chargé. Il faudra toutefois que je vous enveloppe bien, de façon à pouvoir vous emporter facilement et vous déposer au milieu de la rivière.

Aveuglé par la convoitise, Ngo accepta. Il se coucha par terre comme Ntsiesie le lui indiquait. Celle-ci l'enveloppa solidement dans de grandes palmes, tressa le paquet comme on l'aurait fait pour un poulet, puis chargea le lourd fardeau sur ses épaules.

Au prix de mille difficultés, elle transporta l'animal jusqu'à la rivière. Arrivée au bord de l'eau, elle le laissa tomber à l'endroit qu'elle connaissait pour être le plus profond.

Le malheureux léopard voulait crier au secours mais c'était chose impossible.

Du haut d'un rocher, Ntsiesie riait de sa ruse en regardant son ennemi se noyer.

C'est, paraît-il, depuis cette aventure, que la race des léopards fait une guerre implacable à tout animal portant sabots et plus particulièrement aux gazelles.



11. La chauve-souris

Qui gémit sur le bord de la route ? Qui se tourne sur sa droite et tourne sur sa gauche, la face couverte des sueurs de la mort et de la souillure du chemin ?

C'est Kibemba, la grande chauve-souris. C'est elle qui agonise sur le bord de la route. Des gens passent pourtant auprès d'elle et regardent, sans s'émouvoir, son agonie solitaire.

« Allons, disent-ils aux rats, voici que l'une des vôtres est mourante. N'allez-vous pas l'assister à sa dernière journée ? »

— Non, répondent les rats, elle n'est pas des nôtres, elle a des ailes. Que les oiseaux s'en occupent.

Mais aux oiseaux qui volètent d'herbe en herbe et de rameau en rameau, la chauve-souris jette en vain un regard suppliant.

« Pourquoi enterrer une étrangère ?

Elle n'est pas de notre famille. Vous savez bien qu'elle n'a pas de plumes. »

— Elle n'a pas de plumes, mais elle a des ailes ! reprennent les rats.

— Non, répliquent les oiseaux, que l'antilope l'enterre : les poils de sa queue sont comme ceux de Kibemba.

L'antilope s'approche alors de la mourante mais, bien vite, elle s'en détourne avec dégoût.

« Elle n'est pas des nôtres, je vous dis. Je la reconnais. Je l'ai vue, le soir, voletter dans l'air, sournoise et sans bruit. »

— N'es-tu pas, toi-même, si rapide qu'on croirait que tu voles ?

— Nous pouvons franchir de longues distances, mais voler, nous ne le pouvons. Je n'ai donc pas à me soucier de celle-ci...

Plains-toi, Kibemba, tourne-toi sur la gauche et tourne-toi sur la droite ; personne n'est là pour essuyer ta face couverte des sueurs de la mort. Personne n'en effacera la souillure du chemin.

Etrangère à tous, la chauve-souris mourut solitaire, sur le bord du chemin ; ses os, blanchis par le soleil et la pluie, firent un petit tas qui devint toujours plus petit, plus petit. Le vent, un jour, en dispersa la poussière. Abandonnée de tous, pleurée par personne, comme qui meurt loin de son pays, ainsi en fut-il de Kibemba.

On n'est le cousin de personne, quand on l'est de trop de gens, à la fois.

12.

Le pauvre pêcheur

Conte camerounais recueilli par Mietje

Un brave homme, originaire de Bassa, avait à la jambe une plaie inguérissable.

Cette plaie le faisait souffrir beaucoup, mais la chose la plus pénible pour lui était la puanteur de cette plaie et la répulsion générale dont il était l'objet à cause de la méchante odeur que répandait sa maudite jambe.

Il avait suivi les conseils de tous les sorciers les plus avisés, essayé tous les remèdes, tous les emplâtres. Peine perdue ! Son mal le tenait bien.

Quand il lui arrivait de monter dans sa petite pirogue et de suivre le fleuve, tous les habitants des villages riverains le

fuyaient ou lui faisaient comprendre que sa présence auprès d'eux était vraiment indésirable.

Alors, il reprenait sa pagaie, et, sans espoir, s'en allait, tantôt en suivant le fil de l'eau, tantôt en remontant le courant. Le fleuve était son refuge, son unique compagnon.

C'est ainsi qu'il arriva un jour chez notre aïeul qui était très vieux, très sage et qui vivait, à ce moment-là, seul dans sa case à l'entrée de son village.

Notre aïeul devina la détresse de ce pauvre homme et, en dépit de sa plaie, en dépit de l'odeur infecte qui émanait de ces chairs putréfiées, il lui donna asile dans sa propre case. Déjà, tous les voisins s'étaient enfuis, craignant peut-être d'être gagnés par le mal mystérieux.

L'aïeul savait dominer toute répulsion. Il soigna le malade, apaisa ses souffrances physiques en le mettant au repos et en nettoyant sa plaie. Il calma son mal surtout par sa présence, sa bonté et par la confiance et la paix qu'il sut faire renaître dans le cœur du misérable abandonné.

Le mal était profond ; la chair ne pouvait se refaire. La plaie resta ouverte, mais notre aïeul le soigna chaque jour inlassablement, et ne permit jamais à son hôte de quitter sa maison.

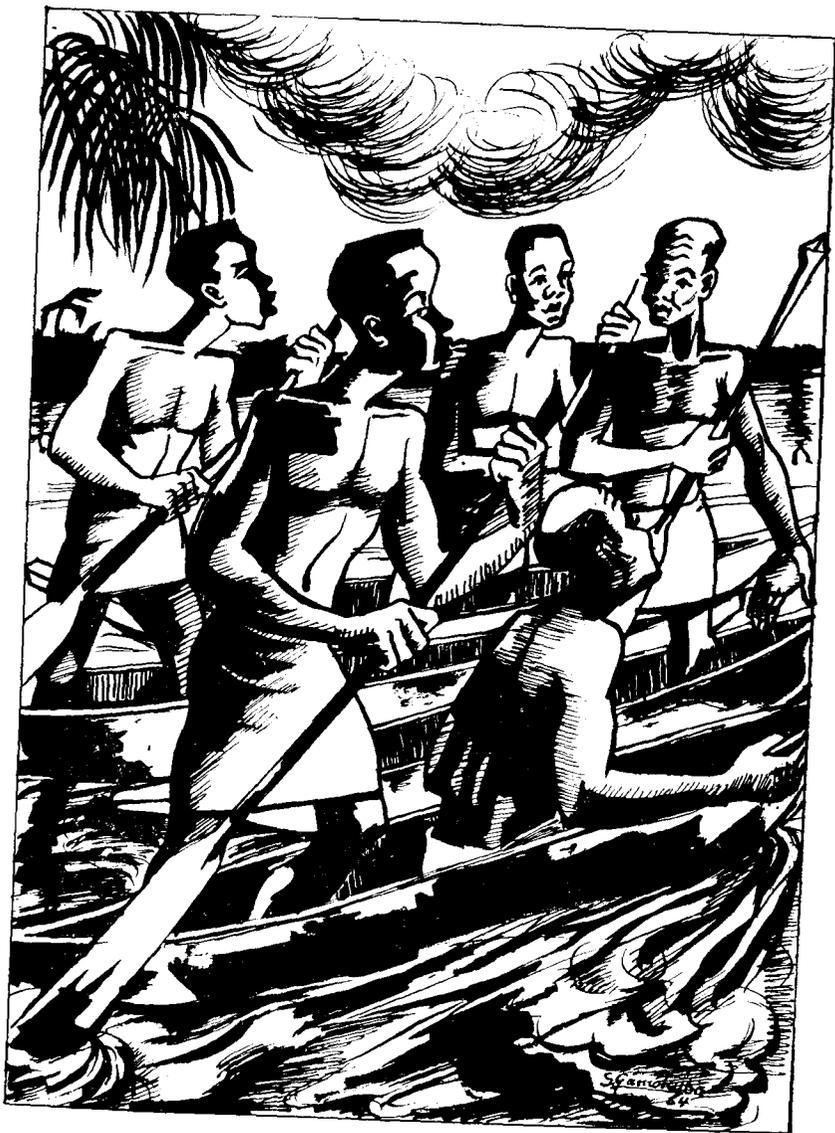
Cela dura pendant plusieurs années.

Un jour, le malade dit à notre aïeul : « Tu es le meilleur des amis. Tu m'as donné asile dans ta maison, tu m'as soigné, tu m'as nourri, tu m'as réchauffé le cœur. Et moi, je n'ai rien à te donner, tu le sais. La seule chose que je puisse faire pour toi, c'est te dire quel jour je mourrai, car cela, je le sais et ce secret est mon seul bien. »

Notre aïeul voulut le faire taire, lui disant qu'il était heureux de sa présence et qu'il désirait le voir vivre encore longtemps près de lui.

« Ami, lui répliqua le malade, mon heure va sonner et en même temps sonnera l'heure de ta tranquillité. Tu ne mesures pas l'épreuve que fut pour toi ma présence, parce que ton cœur est bon. Ecoute bien : je vais monter dans ma vieille petite pirogue et tu alerteras tous les tiens et tout le village. Vous mettez à l'eau toutes vos pirogues, les petites et aussi les plus grandes, et tous les pêcheurs me suivront. »

Peu après, le fleuve était couvert d'une multitude d'embarcations et tous les pêcheurs pagayaient à la suite du vieux malade.



Le pauvre pêcheur dit adieu à ses compagnons.

A un certain point du fleuve, le malheureux héla notre aïeul et lui dit :

« Ami, c'est ici que je vais disparaître. Le fleuve qui fut longtemps mon unique compagnon sera mon tombeau. Mon heure est venue. Mais, pour vous tous, maintenant, la pêche sera ici fructueuse. Pêchez, pêcher tant que vous pourrez. Quand vous verrez apparaître un gros poisson noir à collier dans un de vos filets, la pêche sera finie ; mais, chaque jour, en ce point, vous pourrez recommencer, elle sera toujours aussi bonne. Voilà tout ce que je laisse. »

Ces mots étaient à peine prononcés que la vieille pirogue s'enfonça dans les flots ; le pauvre pêcheur disparut.

Et il en fut comme il avait annoncé. Notre aïeul et ses enfants ont continué à pêcher en cet endroit.

C'est le seul lieu où il y a toujours du poisson.

Table des matières

	Pages
1. Ndata Sangu et la jeune femme	3
2. Le chien et la guêpe	5
3. Kitenge, le polygame	7
4. Le malin crapaud	12
5. L'iguane cherche son oncle maternel	15
6. Le porc-épic et le lièvre	18
7. Le serpent et le crapaud	21
8. Mikombe et le démon	22
9. Ranyambye de la mer et Ranyambye de la brousse	25
10. Ngo, le léopard, et Ntsiesie, la gazelle	29
11. La chauve-souris	33
12. Le pauvre pêcheur	34